

RAPHAËLLE  
GIORDANO

LE  
SPLEEN DU  
POP-CORN

QUI VOULAIT  
EXPLOSER  
DE JOIE



PLON

Le Spleen du pop-corn qui voulait exploser de joie  
par Raphaëlle Giordano

**Date de parution 6 oct. 2022 | Archivage Aucune**

**Plon**

[Fiction \(Adulte\)](#)

## Chapitre

– 1 –

Personne n'a à savoir. Ça ne regarde que moi. Après tout, des tas de gens ont des petites manies et ils n'en font pas toute une histoire.

Je me demande parfois : « Suis-je quelqu'un ? » Quelqu'un oui. Mais ordinaire. Une personne *lambda*. Cette pensée m'est insupportable. Il faut pourtant bien se rendre à l'évidence : je n'ai aucun talent particulier. Je ne suis pas spécialement jolie. Pas moche non plus. Mais pas franchement jolie. Quelle affreuse sensation d'avoir l'impression d'être toujours un « ton en dessous ». Je refuse. Je veux être dans la course. Alors depuis trente-quatre ans, je cours. Je cours pour compenser mes manques. Je cours pour donner le change. Pour donner l'illusion que je suis mieux que ce que *les autres* pourraient penser...

Ça tambourine à la porte. Je me fige.

— Joy ? Magne-toi, la réunion va commencer. Virginia et Ugo sont sur les dents. David Douillet est censé arriver dans cinq minutes. Joy ? Je sais que t'es là ! Qu'est-ce que tu fiches ? Joy ?

Je me recroqueville. Je suis assise sur la lunette des toilettes que j'ai baissée pour m'installer dans mon refuge habituel et m'adonner à mon rituel calme-nerfs. Ça ne regarde que moi. Ils n'ont pas à savoir. C'est la seule chose qui me fait du bien quand j'ai l'impression d'être dépassée par les événements, de ne plus rien maîtriser.

— Joy ? Tu es malade ou quoi ? Dis-le si tu es malade !

Je sais qu'il faut répondre quelque chose. Mentir, c'est mieux. *Malade*, ça passe mieux que *borderline*.

Je réponds d'une petite voix à peine audible, une voix spasmodique pour faire plus crédible.

— Non, je ne me sens pas très bien... Désolée. Tu peux leur dire que j'arrive. Cinq minutes ?

C. émet un claquement de langue contrarié. Dans ma tête, C. n'existe pas. Je l'appelle VIPère, VIP' en raccourci. Very Immoral Person. Une vipère VIP, c'est une vipère gratinée, vipère haut de gamme, vipère de luxe, mais vipère quand même. À l'agence nous sommes sept, en me comptant. Ce n'est pas beaucoup, sept. Dire que, dans l'imaginaire collectif, le chiffre sept amène généralement des évocations positives. Les sept samouraïs. Les sept nains. Les sept merveilles du monde... Jamais vous n'auriez entendu parler des Sept affreux, ou des Sept pitoyables. Tout de suite, ça sonne moins bien. Parfois, je songe à l'agence et je me dis : Pourquoi ? Comment ? Une si petite agence avec une si grande concentration de caractériels ? Comble de l'ironie,

j'y travaille depuis sept ans. Et bizarrement, j'ai malgré tout réussi à m'enraciner, à survivre et même à croître. Comme ces graines déposées par le vent dans un milieu hostile, et qui poussent envers et contre tout, au cœur de la caillasse, dans un sol aride, avec trois rares gouttes d'eau providentielles... Pourtant, « La Huitième Sphère » n'a rien, en apparence, à voir avec une terre désolée. Au contraire. C'est tout l'inverse. « La Huitième Sphère » incarne officiellement l'esprit d'élite, le luxe, le prestige.

Nous sommes supposés être la fine fleur de l'avant-garde corporate et nous nous sommes fait un nom dans le celebrity marketing. Métier émergent, terriblement en vogue, encore peu connu, et qui n'évoque pas grand-chose de prime abord au quidam. L'élégance se loge dans une forme d'abstraction. Flou is so chic ! Plus vous vous revendiquez *haut de gamme*, plus vous adorez employer des mots anglais par exemple. Avec l'accent, *Paris – London – New York. Community management. Brand contents. Motion design.* N'importe quelle personne normale patauge dans ce jargon. Mais le Luxe est un sérail d'initiés.

Ainsi, notre agence connecte des talents VIP avec de grandes marques pour les auréoler de prestige. D'où le nom « La Huitième Sphère », imaginé par Virginia et Ugo, cofondateurs associés, mari et femme à la ville. Selon la légende de l'agence, on raconte que c'est en cherchant une idée pour incarner l'esprit d'excellence qu'ils avaient fini par tomber sur la notion de « firmament », voûte céleste. Il leur arrivait de raconter à quelques privilégiés ce brainstorming mémorable. « Nous cherchions une image forte autour du concept de luxe, de prestige, d'étoiles... Très vite, l'association d'idées avec la cosmologie s'est imposée. La sphère ultime, dans l'Antiquité, c'est la huitième sphère ! À cette époque-là, pour les astrologues, la Terre ne tourne pas encore : elle est immobile au centre du monde et entourée de sept sphères célestes portant les planètes : Lune, Mercure, Vénus, Soleil, Mars, Jupiter et Saturne. La huitième sphère est celle des étoiles fixes, comme accrochées sur une toile de fond qui clôt l'univers cosmique. »

Dans mon agence, je ne crois pas qu'on puisse parler d'étoiles, mais plutôt d'une nébuleuse pleine de poussière d'ego. Et si nous étions constellation, nous serions probablement constellation de l'Hydre – serpent ou dragon mythologique à plusieurs têtes. Pourquoi je reste, dans ces conditions ? Je ne sais pas. Je me pose souvent la question sans trouver de réponse. Mais ai-je jamais pris le temps de vraiment la chercher ? Je me suis habituée, je crois. J'ai un oncle qui dit souvent : « Tu verras, Joy, on finit par se faire à tout. » Il doit sans doute avoir raison.

Pour prendre de la distance par rapport à chacun des membres de la Huitième Sphère, dans ma tête, je n'appelle personne par son prénom. Je les désigne par initiales ou par surnoms. Virginia et Ugo, mes boss, ne font pas exception à la règle. Cela m'amuse que leurs initiales soient V & U, pour des personnes aussi m'as-tu-vu ! Elles sont devenues *les Badass*. Un mix du mot *bad*, mauvais en anglais, et *ass*, diminutif d'associés. Et bien sûr, l'argot ! V & U sont des badass tout désignés avec leur tempérament de durs à cuire, qui savent ce qu'ils veulent et comment l'obtenir, quitte à utiliser la force !

— Grouille, Joy ! C'est vraiment pas le jour.

La porte des toilettes claque. VIP' a quitté les lieux. Je pousse un soupir de soulagement. Je vais pouvoir m'adonner à ma pratique déstressante. Mes mains tremblent légèrement. Je prends une grande inspiration pour essayer de me calmer. Cela fait maintenant deux ans que je souffre de cette compulsion. En soi, je la trouve plutôt bénigne. Je ne culpabilise pas. Je ne m'en inquiète pas. Un tas de gens souffrent de manies bien plus toxiques. Moi, ce n'est rien qu'un mauvais tic. Ou plutôt un toc.

Un toc digital...

Une heure plus tôt.

J'arrive à l'agence à 8 h 24. Je le sais parce que j'ai une montre connectée qui donne l'heure avec précision et qui possède tout un tas d'autres fonctionnalités : signal d'appels entrants, rappel des événements de l'agenda, météo et même gros titres de l'actualité. Ainsi, je suis sûre de ne jamais rater aucun nouveau message, aucune notification, aucun rendez-vous. Pour venir, je prends le métro : douze stations. Avec un changement à la septième. Je descends toujours deux stations avant l'arrivée. Pour marcher. J'ai besoin de ce temps de calme, de respiration, où je peux être seule avec mes pensées, avant de vivre le tohu-bohu de la journée. Et puis, c'est important, la marche. *C'est le meilleur remède pour l'homme.* Ce n'est pas moi qui le dis. C'est Hippocrate, il y a deux mille ans. Je l'ai lu encore récemment, dans un article sérieux : marcher régulièrement améliore l'état de santé général et la longévité. Je fais mieux que marcher : je compte mes pas. Enfin, mon appli HappyFit le fait pour moi. J'aime mon appli HappyFit. Sa façon de m'encourager quand j'ai atteint mes objectifs. Les pixels-cotillons, les sifflements joyeux de la musique électronique. Une telle gratification, ça se mérite : huit mille pas ou rien ! Auxquels il faut rajouter l'équivalent de cinq étages à monter. Ils disent étages mais ce n'est pas obligé que ce soit un escalier. Tout ce qui est en côte, ça compte. Un sentier à escalader au parc, ou une rue à arpenter... Au début, cela peut paraître laborieux. Mais c'est juste une habitude à prendre. Et si c'est le prix pour rester en bonne forme, je le fais bien volontiers. Qu'est-ce qu'il peut y avoir de plus important que la santé ? Surtout vu tout ce que j'ai à faire... Je ne peux vraiment pas me permettre le moindre défaut, la moindre absence. Mon organisation ressemble à un château en Kapla, le jeu de construction en bois pour les enfants. Il est splendide ! Mais au moindre faux mouvement, il peut s'écrouler...

Aujourd'hui, on ne peut pas dire que je sois dans une forme éblouissante. Mon appli SleepTight m'a indiqué que j'avais dormi six heures. Au saut du lit, je regarde les petits graphiques qui me racontent les coulisses de mes cycles d'inconscience. J'ai froncé les sourcils en voyant un large plateau irritant de sommeil léger entre 4 h 30 et 6 heures du matin. Je sais bien que le flot des pensées continue de m'assaillir même pendant mon sommeil. J'arrive rarement à mettre sur off mon cerveau. Cela explique sans doute le voile de fatigue chronique que je ressens et qui va sans doute aujourd'hui encore

compliquer la réalisation de mes tâches. Sur le chemin du bureau, j'ai déjà reçu sept notifications. J'avais pourtant pris soin de choisir un son discret et mélodieux. Malgré tout, il vient percuter mon oreille sensible de manière désagréable. Une sensation de bruit semblable, en transcription physique, à un chardon qu'on essaierait d'introduire dans mon orifice. Quelque chose d'épineux et de piquant. J'aimerais échapper à ces poursuivants sonores, mais je n'ai pas le droit : mes fonctions m'imposent une disponibilité sans faille, une réactivité irréprochable. Je n'ai pas le choix. C'est comme ça. Quand on n'a pas le choix, on accepte. Un point c'est tout.

Je suis devant le bâtiment haussmannien. Nous ne sommes pas dans n'importe quel quartier. Rue Chateaubriand. À deux pas de l'ambassade du Pakistan et de la chancellerie de l'ambassade de Chine. Une rue qui jouxte la plus belle avenue du monde. Les Champs-Élysées. Tous les matins, je m'imagine marcher sur les traces de ce vicomte français né sous la Révolution, écrivain célèbre pour ses *Mémoires d'outre-tombe*. Un récit plein d'une poésie douce-amère d'un homme à l'esprit embué par le souvenir de son enfance perdue auprès de son père et de sa sœur Lucile, sa belle sylphide, chère confidente auprès de qui abriter sans crainte les rêves secrets de son adolescence inquiète.

Et moi ? Que reste-t-il de mon enfance ? Mes parents habitaient la Côte de Beauté, quelque part entre la Palmyre et Meschers, sur le littoral du Sud-Ouest. Une enfance sans histoire ponctuée d'éclats de rire. Car à l'époque, j'avais la joie facile. Joie de vivre que je laissais éclater à tout bout de champ, pour un oui ou pour un non. À tel point que mon père me surnommait affectueusement « mon p'tit pop-corn ». Un petit pop-corn, c'est léger mais pas futile pour autant. Le pop-corn a la légèreté profonde. Les joies pures ne font pas dans la superficialité. Je me revois, si drôle, si insouciant, fière de mon prénom, Joy, et de mon surnom qui semblaient me prédestiner à une existence heureuse et haute en couleur...

À quel moment est-ce que ma prise de joie s'est débranchée ?

Je ne saurais dire. C'est arrivé sans prévenir. De même qu'on ne se voit pas prendre du poids, on ne se voit pas devenir triste.

J'ajuste ma coiffure avant de pénétrer dans l'immeuble. Je salue le concierge de standing qui fait discrètement des grilles de Sudoku derrière son comptoir. Il ne me demande même plus mon badge. Il ne connaît que moi car je suis souvent la première arrivée et la dernière partie. Il n'est donc pas surpris de me voir emprunter les escaliers et non le bel ascenseur aux parois vitrées qui annonce les étages d'une voix féminine et fleurie.

La Huitième Sphère est hébergée dans ce bel appartement avec le charme de l'ancien. Et une répartition des espaces semblable à l'esprit des appartements bourgeois du XIX<sup>e</sup> siècle : d'un côté, les pièces de réception avec tous les appareils de rigueur pour éblouir le visiteur. De l'autre, une fois passée la porte de séparation, quatre petits bureaux réservés « au personnel » et une kitchenette miniature.

Dans la partie « vitrine », nous retrouvons en premier lieu la salle d'attente, digne d'une antichambre de galerie d'art. Puis juste en face, la grande salle de réunion, son lustre, son mobilier en cuir et bois précieux. Et enfin, le bureau des Badass, V & U, à la déco design chic jusque dans les moindres détails. Un vrai bureau de direction : étudié pour refléter les valeurs, la vision et la philosophie de la société. Enfin, ça, c'est ce qui est dit tout haut. Tout bas, c'est juste pour en mettre plein la vue. Autant dire un style qui ne respire ni la modestie ni la simplicité.

Dans la partie « réserve », nous retrouvons tous les autres membres d'équipage, qui bûchent telles des abeilles dans les alvéoles qui leur servent de bureau. Dans le rôle de l'abeille qui se prend pour une reine mère, je ne présente plus C. (*#VIP'qui tambourinait à la porte des toilettes*), une brune aux boucles souples et aux yeux de chat qu'elle allonge encore d'un interminable trait d'eye-liner noir parfaitement exécuté. Toujours tirée à quatre épingle, coiffée, parfumée, manucurée avec le même soin été, automne, hiver, VIP' a décidé d'arrêter le compteur des années le jour de son trente-cinquième anniversaire. Malheur à qui commet l'impair de vouloir le lui souhaiter !

VIP' partage son bureau avec B., surnommée par mes soins La Taser. À l'instar du pistolet à effet paralysant, B. émet au quotidien une telle charge électrique d'hystérie nerveuse qu'elle paralyserait de stress un régiment de concombres de mer. Grande fille longiligne aux cheveux d'un blond indéfinissable aussi plats que sa poitrine – à son grand désespoir –, elle occupe elle aussi un poste de Manager projets VIP. Le rajout de ce tout petit mot, VIP, fait tout le chic de leurs fonctions. Il met du strass dans leur intitulé de poste. C & B s'en gargarisent souvent.

C. s'occupe de tous les projets en amont – prospection et relations privilégiées avec les clients –, B. s'occupe plutôt de l'aval et du terrain : réservation de salles, organisation des tournages, des shootings, des conférences... C & B s'entendent très bien, dès lors que La Taser a compris qu'il fallait laisser la vipère se donner de l'importance et qu'avec juste ce qu'il fallait de brosse à reluire, tout pouvait se passer pour le mieux dans le meilleur des mondes.



G., le directeur financier, a le privilège de bénéficier d'un bureau de neuf mètres carrés pour lui tout seul. Cet homme d'âge mûr au physique passe-partout dont je ne saurais même pas décrire les traits, au costume attendu – gris ou bleu marine – et aux souliers cirés, s'occupe d'assurer *le respect des équilibres budgétaires* et *la soutenabilité* des actions conduites par la direction. Il est le garant de la qualité, de la fiabilité et de la sincérité des comptes de l'agence, dans le respect des normes en vigueur. Il veille, avec une conscience professionnelle que personne ne remettrait en cause, à l'optimisation de la gestion de la trésorerie. G. est un monsieur sérieux et responsable, éminemment respectable. Un élément précieux. À ceci près qu'il est épouvantablement négatif. Expert en scénarios catastrophes, il imagine toujours ce qui peut arriver de pire : les négociations qui tourneraient court, les célébrités qui planteraient un tournage, un imprévu technique qui doublerait le budget. Il y a certaines personnes que le stress fait grossir. Lui, le stress l'assèche. Le tabac aussi probablement. G. est un *chain smoker*. Toute la journée, on le voit s'éclipser en direction du balcon pour fumer son anxiété chronique. Pour toutes ces raisons, j'ai surnommé G. Cataclope. Un mélange entre cataclysme et clope. Quand il passe dans le couloir, je suis souvent tentée de me jeter sous le bureau, pour éviter les débris d'ondes négatives. Mais je me dois aussi de soigner nos relations. Car après tout, c'est lui qui tient les cordons de la bourse et qui valide – ou non – les budgets de nos événements haut de gamme. Il est l'homme qui calme nos délires budgétaires. Son plaisir est palpable lorsqu'il nous sort son expression fétiche : « Là, mes petits chéris, vous avez décollé de la plaque ! » Cette rigueur implacable lui vaut l'estime de V & U.

Nous sous-traitons par ailleurs le juridique et le community management. Les Badass tiennent à garder une certaine légèreté de structure.

Quant à moi, j'ai le « bureau tournant », celui qui a toujours une place vacante. Pour les intérimaires, les prestataires ou, comme depuis quelques mois, pour un stagiaire.

F. est le cas typique du BGBC. Dans mon esprit, pas « bon chic bon genre », mais bien « beau gosse, bras cassé ». Pour faire clair, un boulet. Ne sait pas faire, ne veut pas faire. Même pour les tâches les plus insignifiantes, il ne peut s'empêcher de venir me demander cinq fois d'affilée comment il doit s'y prendre. J'ai bien essayé de m'ouvrir auprès des Badass sur ce point problématique mais la question a été balayée d'un geste. Les Badass avaient d'autres chats à fouetter.

— C'est ton job de le former, *ma grande* ! Débrouille-toi, *flûte* ! m'avait rétorqué encore récemment Virginia en soufflant sur ses ongles rongés qu'elle était en train de peindre.

*Ma grande*. Mes poils se hérissent quand elle m'appelle comme ça. Je suis assez fascinée par cette sorte de familiarité dans les agences de luxe. Au nom de l'esprit « Maison » plus qu'entreprise. De même, on ne dit pas de vrais gros mots. *Flûte*, mine de rien, cela peut s'avérer autrement plus cinglant qu'un bon vieux *merde* ou *bordel*. Le fin du fin, c'est la délicatesse dans la grossièreté. Grossièreté qui aime s'exprimer par des voies plus originales, souvent moins par le langage que par des attitudes détestables.

Il est donc 8 h 24 quand j'arrive à l'agence, les Badass m'ayant donné rendez-vous plus tôt que de coutume. Une mission spéciale qu'ils voulaient me confier. Le texto envoyé la veille au soir n'en disait pas davantage. Mon premier réflexe, en recevant le message, a été de pousser un soupir de découragement. Encore une charge supplémentaire ! Le problème de mon travail à la Huitième Sphère, c'est que les bords ne sont pas bien définis. Même l'intitulé de mon poste est flou. Je suis « coordinatrice ». Coordinatrice de quoi ? Précisément, de tout et n'importe quoi. Je suis trait d'union. Tampon. Éponge. Scotch pour réparer les embrouilles. Touillette pour accompagner les pauses-café des uns et des autres. Pas vide-poche, mais plutôt vide-sac : artistes et clients, dès qu'ils en ont l'occasion, me livrent leurs petits états d'âme. Je ne sais pas pourquoi j'attire ça. Je ne cherche plus à comprendre. Bref. Je suis la polyvalence incarnée. Femme orchestre avec une batterie d'instruments bizarres. Les instruments, ce sont la discrétion, la diplomatie, la réactivité, le sens psychologique. Ce dernier a intérêt à être particulièrement développé au vu des sensibilités exacerbées que je côtoie au quotidien. Je suis madame « *Ça va, tout se passe bien ?* ». Je dois toujours être attentive à ce que tout le monde soit content, les artistes et les personnalités, les clients, et les gens de l'équipe. Peut-être que finalement je suis une sorte d'*harmoniseuse*.

Malgré mes qualités de facilitatrice et d'organisatrice, je n'ai jamais cessé de complexer pour mon absence de talent spécifique, tandis que j'étais entourée de personnalités brillantes. Alors, rapidement, devenir indispensable m'est apparu comme la seule stratégie de survie dans cet univers impitoyablement sélectif.

Avant de rentrer dans le bureau de V & U, je lisse ma jupe courte et porte la main à ma coiffure pour vérifier qu'aucune mèche rebelle ne s'échappe. Je frappe à la porte, pourtant déjà ouverte. Les Badass se retournent vers moi tous les deux en même temps, et malgré moi je

déglutis nerveusement. Je ne sais pas pourquoi, mais ces deux-là continuent à m'impressionner.

— Entre, voyons ! On t'attendait. Tu veux un café ?

Virginia, *alias* Badass 1 (honneur aux dames), n'attend pas ma réponse et insère une nouvelle capsule dans la machine expresso qui vrombit aussi sec. V. est une belle femme qui s'amuse à faire un pied de nez à la quarantaine. Je regarde ses jambes incroyablement fines et ciselées et regrette d'avoir mis une jupe qui pourrait laisser apercevoir des genoux trop épais à mon goût, la faute à un peu de rétention d'eau, paraît-il.

V & U sont mariés depuis « la nuit des temps », comme elle se plaît à le dire. Ils ont fait le choix de ne pas avoir d'enfants. Ils n'ont pas le goût ni le temps pour ça. V. aime mouler son corps dans des tailleurs improbables qui soulignent sa taille d'éternelle jeune fille. Les ongles toujours rouges et les chaussures toujours à talons très hauts. Je me suis souvent demandé comment elle faisait pour passer ses journées ainsi perchée. Je crois simplement que V. laisse la notion de confort aux gens ordinaires.

— Il faut qu'on te parle d'un projet. Et on tient à ce que ce soit toi qui t'en occupes.

Mon agenda est déjà si rempli que j'ai songé la nuit dernière à me renseigner sur des programmes scientifiques de clonage humain. Même si ma surcharge de travail finit par n'avoir plus rien d'humain. Je sens une invisible sueur couvrir mon front, la sueur fantôme des grandes paniques. Chargée comme une mule, voilà ce que je suis. Néanmoins, je ne laisse rien transparaître de mes émotions. Au contraire, je souris et réponds avec un calme pseudo-olympien :

— Ah ? Un nouveau projet ?

Badass 2, *alias* Ugo, prend la parole. De dix ans l'aîné de Virginia, il porte aussi bien la maturité que les costumes de marque. Miraculeusement bronzé toute l'année, il n'hésite pas à mettre en avant son charme méditerranéen, sillons rieurs autour de ses yeux bruns, cheveux noirs épais, rides avantageuses. Chevalière au petit doigt de la main droite et alliance tapageuse de 24 carats à l'annulaire gauche. U. a la séduction entêtante comme ces parfums chers saturés de virilité. Mais c'est chez lui tellement assumé, que ça finit par sembler naturel. Un expresso à la main, il vient s'adosser à son grand bureau et me braque de son regard exigeant.

— Joy, cela fait tant d'années que tu es à nos côtés. Presque depuis nos débuts. Tu es une pièce maîtresse de l'agence, tu sais ? (Je manque m'étouffer sous l'émotion de ce compliment aussi inattendu que rare.) Cette année, nous allons fêter les dix ans de l'agence...

U & V échangent un regard chaud et complice.

— Nous voulons que ce soit toi qui te charges d'organiser l'événement.

— Quel genre d'événement ?

— Oh, je te rassure, un événement juste pour nous, en interne...

Pourquoi ne suis-je pas rassurée ?

— ... Oui, en petit comité ! surenchérit Virginia, mais c'est important que cette soirée marque les esprits, tu vois, on pensait à une activité qui laisse une trace, quelque chose qui sorte du lot...

Ugo intervient à son tour. Ses mains s'agitent toutes seules dans les airs, de ces grands gestes larges marqueurs d'inspiration, dont il se targue de ne jamais manquer.

— Oui, c'est ça ! Un truc marrant, fun, tu vois, une idée tendance qu'on n'aurait pas encore vue, pas de quiz ou de chasse au trésor, merci bien ! Tu vois ?

Je l'écoute sans sourciller et me demande intérieurement pourquoi les gens de ce milieu répètent sans arrêt des *tu vois* avec cette intonation appuyée et agaçante.

— Ah oui, je vois très très bien ! dis-je en ne voyant pas du tout ce que les Badass pouvaient bien vouloir.

*Flou is so chic.* Toujours la même histoire. J'ai l'habitude des non-brief absolus. Et je sais très bien que c'est à partir de ce rien que je vais devoir me décarcasser pour tout imaginer...

J'ose poser la question qui fâche.

— Une idée de l'enveloppe ?

V. éclate d'un rire tonitruant comme si j'avais dit une absurdité.

— *Ma chérie*, pour une telle occasion, on dépense sans compter !

S'est-elle rendu compte de sa cordulaterie ? Nous avons beaucoup vu Cristina Córdoba ces derniers temps – une grosse campagne de placement de produits pour l'émission « Les reines du shopping » –, une adorable personne, mais impossible de la côtoyer sans attraper ses gimmicks de langage qui ont largement contribué à sa notoriété.

U. tique tout de même.

— Oui, enfin, comme d'habitude, tu fais des propositions à tiroirs, hein ? Tu nous rejoues pas non plus *Le Roi-Soleil*, on s'entend, hein ?

J'ai compris l'idée générale : j'ai trois radis pour faire des miracles. Les Badass aiment la devise : « Toujours plus pour moins. »

Ils sont aux anges. Moi je me demande déjà comment je vais faire. Gonflés de fierté de cette réussite qu'ils portent depuis plus de dix ans, voilà qu'ils se mettent à retracer l'historique de tout le chemin parcouru. Ça y est. Ils s'écoutent parler à présent... Je trépigne sur mon fauteuil et torture avec une discrétion anxieuse le bout de mon

étoile. Tout à coup, Ugo s'interrompt dans son laïus et émet un claquement de langue contrarié.

— ... Mais qu'est-ce que c'est que ce bruit à la fin ?

Je me fige.

— Ah, ça, ce n'est rien, ça doit être mes notifications...

Je jette un regard à mon portable et coupe le son pour faire taire mon appli Procrastop qui m'envoie des alertes de plus en plus virulentes pour manifester son mécontentement. Visiblement, je suis dans le rouge sur plusieurs dossiers. L'application a été créée pour envoyer des notifications sonores qui montent graduellement en agressivité afin de mettre l'utilisateur au pied du mur par rapport à sa procrastination. Consciente que plus l'heure tourne, plus je me mets en retard sur le programme de ma journée, je prends mon courage à deux mains pour les interrompre et poser la question cruciale :

— Et vous la prévoyez pour quand, cette belle soirée ?

Les Badass répondent en chœur :

— Pour dans un mois !

— Un mois et des plumes ! ajoute V. avec un rire joyeux. La date anniversaire de création est le 15 janvier. Pile dans la continuité des fêtes de fin d'année. N'est-ce pas merveilleux ?

— Merveilleux, en effet...

Tout à leur excitation, les Badass ne voient pas les expressions de mon visage déconfit qui démentent totalement mes paroles. N'importe qui aurait perçu ma panique mais, chez eux, les capteurs empathiques ont dû tomber en panne il y a bien longtemps. Je songe quant à moi que les fêtes de fin d'année sont la période la plus épuisante et que, accessoirement, la coupure de Noël et celle du jour de l'an enlèvent autant de crédit-jours à la préparation du projet.

Les minutes s'écoulaient tandis que Victoria continue son monologue comme si je n'étais pas là. En dix ans, V. n'a jamais daigné déjeuner avec moi en tête à tête. Pas une fois. Avec l'équipe, oui, mais seule toutes les deux, jamais. Découvrir mes facettes intimes ne présente pour elle aucun intérêt. Tout ce que Virginia veut connaître de moi, c'est mon numéro de téléphone afin de m'avoir sous la main pour gérer les problèmes et les urgences de l'agence ! Je tente de revenir dans la discussion.

— Un mois, c'est court tout de même. D'autant que je travaille déjà sur les dossiers Douillet, Saran, Pokora, Alizée et Chabal, sans parler des campagnes influenceurs et des...

— On sait tout ça, Joy ! Mais si on te le demande, c'est parce qu'on sait que tu en es capable !

Ça recommence, songé-je. L'effet stretch. V & U en sont les spécialistes. Ils tirent, ils tirent ! Sur la corde. Pourquoi ne le feraient-

ils pas ? Tant que ça tient... Et puis si un jour ça lâche, il y aura toujours quelqu'un d'autre pour me remplacer...

U. tourne autour de moi à présent. Une espèce de danse de séduction probablement. Il ne me quitte pas des yeux. Sans doute fait-il confiance à son pouvoir hypnotique pour me convaincre que tout va bien aller, qu'il n'y a pas de raison de s'en faire, qu'un peu plus ou un peu moins, après tout, cela n'a pas d'importance.

Il se penche vers sa femme en riant.

— Et nous ? Tu veux qu'on te montre comment se remplissent nos journées ? Et regarde ! On tient toujours debout !

Précisément, me dis-je en mon for intérieur. Les Badass sont des *boss bioniques*. Le sang qui coule dans leurs veines n'est pas humain. Il y a autre chose dedans. Un sang comme dans les films de SF, avec des métaux intergalactiques ou un truc du genre, qui décuplent leurs forces. Les Badass, on a l'impression qu'ils ne mangent pas, ne pissent pas, ne dorment pas. À côté d'eux, je me sens petite nature. J'essaye d'ignorer le nœud qui commence à se former au niveau de mon plexus.

Je sursaute quand U. claque fort dans ses mains pour signifier la fin de l'entrevue. Son visage de séducteur a disparu, remplacé par celui de l'homme d'affaires pressé et autoritaire. L'homme qui veut du R.O.I. Du résultat. Du chiffre.

— Bon, c'est pas tout ça, mais on attend Douillet d'un instant à l'autre. Joy, tu as préparé son accueil ? Et le shooting photo à 14 heures avec Alizée ? Tu as pensé à sa boîte de macarons préférés ? Ça va aller, Joy ? Tu gères ?

J'acquiesce à tout, comme une automate, avec un sourire figé. J'ai développé une technique imparable pour donner le change : le sûr-ça-va. Quoi qu'il se passe, répondre que ça va. De préférence avec énergie et conviction. Ils n'ont pas à savoir la nausée qui me gagne, le vertige, l'impression de perdre pied. Ils n'ont pas à savoir...

